

tieux et cruels. Ils avaient une idée d'un Être suprême, indépendant, qu'il fallait adorer, mais, le croyant un esprit, ils ne le représentaient par aucun signe extérieur. Ils croyaient à l'existence d'un esprit mauvais qui apparaissait parfois aux hommes pour leur faire du mal ou les épouvanter. Ils admettaient l'immortalité de l'âme chez les hommes et chez les animaux. Après la mort, d'après les croyances mexicaines, l'âme des soldats tombés sur le champ de bataille, celle des prisonniers au pouvoir de l'ennemi et celle des femmes mortes en couches, allaient dans la maison du soleil, où elles jouissaient d'une vie très heureuse pendant quatre ans, au bout desquels elles se métamorphosaient en nuages ou en oiseaux, ayant toujours la liberté de monter au ciel. L'âme des enfants, au moins de ceux sacrifiés à Tlaloc, dieu des eaux, et celles des personnes mortes noyées, d'hydropisie, de tumeurs ou frappées de la foudre, allaient à Tlalocan, résidence de ce dieu, dans un endroit frais et délicieux. Enfin, les autres âmes allaient à Mictlan, sorte d'enfer situé au centre de la terre où les âmes ne souffraient d'autre tourment que celui de vivre continuellement dans l'obscurité.

Parmi les divinités mexicaines qui étaient bien moins nombreuses que celles des Romains, treize recevaient particulièrement leurs adorations. Texcatlipoca, le plus grand de tous, après l'Être suprême, était la providence, l'âme du monde, le créateur du ciel, de la terre et le seigneur de toutes choses. On le représentait jeune pour montrer que les ans ne le vieillissaient pas; il récompensait les justes et punissait les méchants. Sur le bord des routes les Mexicains plaçaient des fauteuils en pierre pour permettre à ce dieu de se reposer quand il voulait, et personne ne pouvait s'asseoir sur ces sièges. Son idole était en obsidienne, une chaîne d'or attachait ses cheveux; des bracelets d'or entouraient ses bras; dans sa main gauche cette idole portait un éventail d'or poli qui ressemblait à un miroir et qui signifiait que ce dieu voyait tout.

Le dieu Ometeutli et la déesse Omecihuatl vivaient au ciel

dans une ville resplendissante d'où ils veillaient sur le monde et donnaient aux mortels leurs penchants divers; le premier s'occupait principalement des hommes et la seconde des femmes. Cihuacohuatl, femme serpent, appelée aussi Quilaztli, était la première femme qui mit des enfants au monde; on la vénérât beaucoup; elle se laissait voir fréquemment ayant un enfant sur les épaules couché dans un berceau.

Le soleil et la lune furent divinisés sous le nom de Tonatiuh et de Meztli. Quetzalcoatl, c'est à dire serpent armé de plumes, ancien grand-prêtre de Tula, selon les légendes, devint le dieu de l'air; les Cholultèques affirmaient qu'il les avait gouvernés pendant vingt ans et leur avait enseigné l'art de fondre les métaux. Tlaloc, dieu des eaux qui fécondait la terre et protecteur des biens terrestres, résidait sur les hautes montagnes où se forment les nuages et paraît avoir donné son nom aux villes de Tlaloc, Tlaxcala, Toluca et autres situées au pied ou sur le versant de ces montagnes. L'idole de cette divinité placée sur le mont Tlaloc par Xolotl, premier empereur chichimèque, ne fut brisée qu'après la conquête espagnole, par ordre du premier évêque mexicain. Chalchihuitlicué, compagne de Tlaloc, connue sous différents noms, résidait particulièrement sur la montagne appelée, de nos jours, Malincha, qui domine Tlaxcala et la plaine de Puebla.

Xiuhteuctli, seigneur de l'année et de l'herbe, était le dieu du feu; chaque année on lui faisait deux fêtes pendant lesquelles on créait les magistrats et renouvelait l'investiture des feudataires. Centeotl, déesse de la terre et du maïs, avait cinq temples à Mexico qui, trois fois par an, étaient arrosés du sang de nombreuses victimes humaines. Huitzilopochtli ou Mexitli était le dieu de la guerre, le protecteur des Mexicains, et le plus fêté par eux; les uns le croyaient né d'une femme, d'autres le vénéraient comme un esprit. La pêche, le sel, les berceaux, les maisons, la médecine, le vin, les fleurs, l'orfèvrerie, les métiers, la joie avaient également



leurs divinités. La mythologie mexicaine, comme celle des Romains, avait ses métamorphoses et ses transformations qu'il est inutile de décrire ici.

Le grand temple dédié à Huitzilopochtli occupait un espace immense au centre de la ville; la muraille qui l'entourait ainsi que ses annexes était en pierres taillées; elle avait près de trois mètres de hauteur et des niches, en guise de créneaux, dans lesquelles on voyait des sortes de serpents en pierre, ce qui lui fit donner le nom de *Coatepanitli*, c'est à dire muraille de serpents. Elle avait quatre portes ouvertes aux quatre points cardinaux, et donnant chacune sur les plus belles et les plus grandes rues de la ville. Au milieu de l'espace entouré par cette muraille s'élevait un édifice carré, à cinq étages en retrait, c'est à dire d'égale hauteur, mais moins large les uns que les autres, de manière à former une pyramide ou un gigantesque escalier de cinq marches, l'étage supérieur étant moins large que l'étage inférieur. Le premier étage ou rez-de-chaussée avait environ quarante-trois toises du nord au sud et plus de cinquante de l'est à l'ouest; le second avait environ une toise de moins que le premier, et ainsi de suite pour les suivants, de manière que trois ou quatre personnes pouvaient se promener de front au sommet de chaque étage.

Les escaliers de ce temple étaient placés au sud et construits en belles pierres sculptées; on comptait cent quatorze marches, d'un pied de hauteur chacune, du bas au sommet de l'édifice; chaque escalier était disposé de manière à ce que, pour passer de l'un à l'autre, on devait faire le tour du monument. Le cinquième et dernier étage se terminait par une plate-forme de quarante-trois toises sur trente-quatre et pavée de mosaïque. A l'extrémité orientale de cette plate-forme se dressaient deux tours à trois étages, ayant chacune près de dix mètres de hauteur. Le premier étage ou rez-de-chaussée de ces tours constituait, proprement dit, le sanctuaire; c'est là que sur un autel se trouvaient les idoles; l'un était consacré à Huitzilopochtli et l'autre à Tezcatli-

poca; d'élégantes coupoles en bois sculpté et peint couronnaient les deux tours.

L'autel ou la pierre des sacrifices ordinaires se trouvait au sud du parvis supérieur. Devant les deux sanctuaires brûlaient deux feux perpétuels dans deux brasiers d'environ deux mètres de hauteur; six cents feux brûlaient continuellement dans autant de brasiers placés sur le parvis inférieur devant les autres sanctuaires adossés ou construits dans l'enceinte du *coatepanitli*. Entre ce mur et le grand temple il y avait une place pour les danses religieuses, plus de quarante temples dédiés à toutes sortes de divinités, des séminaires pour les enfants des deux sexes dévoués au culte, et d'autres édifices plus ou moins religieux. La ville de Mexico possédait d'autres temples, mais aucun n'atteignait les proportions colossales de celui d'Huitzilopochtli. Ceux de Texcoco, Cholula et Teotihuacan étaient pareillement gigantesques. Presque tous ces édifices se ressemblaient dans leurs caractères généraux.

Chaque temple avait ses terrains, ses propriétés, ses revenus qui servaient à l'entretien des prêtres, du culte et surtout à l'achat de l'énorme quantité de bois nécessaire pour cette multitude de feux qui brûlaient nuit et jour devant les sanctuaires. Ces revenus étaient augmentés par des offrandes quotidiennes considérables et par les prémices des récoltes. Il suffira de dire que dans l'enceinte du *coatepanitli* vivaient cinq mille prêtres, pour donner une idée du chiffre fabuleux auquel devait s'élever le personnel attaché au service des temples dans tout le Mexique. Il y avait une hiérarchie dans la classe sacerdotale; les chefs suprêmes étaient le *teoteuctli* — seigneur divin — et le *hueiteopixqui* — grand-prêtre. Dans chaque ville il y avait un prêtre principal dont les fonctions et la dignité répondaient en quelque sorte à celles des curés ou des évêques. Dans cette hiérarchie il y avait plusieurs degrés dont les membres avaient des occupations spéciales; les uns s'occupaient du culte ou des sacrifices, d'autres rendaient des oracles, composaient des



hymnes ou les chantaient, d'autres, enfin, ornaient les autels ou balayaient les temples, instruisaient les enfants ou rédigeaient le calendrier. On encensait les idoles quatre fois par jour avec des encensoirs en terre cuite ou en or. Parmi les chantres, les uns chantaient des hymnes devant les idoles à certaines heures du jour, et d'autres pendant la nuit.

Le costume des prêtres était à peu près celui du peuple, sauf un voile noir en coton qu'ils portaient sur la tête; ceux qui vivaient en communauté dans des sortes de couvent étaient complètement vêtus de noir. Dans les monastères d'hommes, comme dans ceux de femmes et particulièrement de personnes des deux sexes vouées au culte de Quetzalcoatl, la vie était très austère.

On ignore quelle fut au juste la nature des sacrifices des Toltèques; pendant longtemps les Chichimèques n'offrirent à leurs divinités que des plantes, des fleurs et des fruits; mais les Aztèques introduisirent chez eux, par leur exemple, les sacrifices humains. Les Mexicains faisaient mourir leurs victimes de différentes manières, selon le caractère des fêtes pendant lesquelles ils les sacrifiaient. La plus commune était de leur ouvrir la poitrine avec un couteau en obsidienne et de leur arracher le cœur; d'autres victimes étaient noyées dans la lagune; d'autres, enfermées dans des cavernes, mouraient de faim; les nobles périssaient généralement dans des sacrifices de gladiateurs. Les sacrificateurs ordinaires étaient au nombre de cinq; le principal appelé *topiltzin* portait, dans l'exercice de ses fonctions, un vêtement rouge semblable aux scapulaires de certains ordres religieux; il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes; ses cinq collègues portaient des scapulaires blancs et pas de couronne. La victime, complètement nue, était couchée sur la pierre des sacrifices, longue de cinq pieds, large de trois et convexe à sa partie supérieure, de sorte que le corps du malheureux représentait un arc; on lui plaçait alors au cou un instrument en bois ou en pierre verte, ayant la

forme d'un fer à cheval de la grosseur du bras; les prêtres lui tenaient la tête et les membres pour l'empêcher de remuer et le *topiltzin* lui ouvrait alors la poitrine de la manière que je viens d'indiquer. On offrait ensuite le cœur fumant d'abord au soleil, puis à l'idole, et on le brûlait enfin. Lorsque la victime était un prisonnier de guerre, après lui avoir arraché le cœur, on lui coupait la tête pour la conserver dans un ossuaire, et le corps jeté du haut en bas du temple, était recueilli par les vainqueurs qui l'emportaient, le faisaient cuire et le mangeaient dans un banquet de famille et d'amis.

Quant au mode de diviser le temps, toutes les populations civilisées de l'Anahuac avaient le même système que celui des anciens Toltèques. Leur siècle se composait de cinquante-deux années, distribuées en quatre périodes de treize années. Deux siècles constituaient un âge appelé *huchuetlitzli*, c'est à dire vieillesse de cent quatre ans. Les années avaient les quatre noms suivants: *tochtli*, lapin; *acatl*, roseau; *tecpatl*, pierre, et *calli*, maison. La première période d'un siècle se représentait et se comptait ainsi: première année, 1 lapin; deuxième, 2 roseaux; troisième, 3 pierres; quatrième, 4 maisons; cinquième, 5 lapins; ainsi de suite jusqu'au nombre treize qui terminait la première période. La seconde commençait par 1 roseau, la troisième par 1 pierre, et la quatrième par 1 maison. L'année mexicaine se composait comme la nôtre, de 365 jours; elle était divisée en dix-huit mois de vingt jours chacun; au dernier mois, on ajoutait cinq jours pour compléter l'année solaire; ces cinq jours se nommaient *nemontemi*, c'est à dire inutiles, parce que les Mexicains ne travaillaient pas et se faisaient des visites pendant ce temps.

Je ne donnerai pas ici d'autres détails sur le calendrier aztèque ni sur les fêtes et les sacrifices qui se faisaient chaque mois; la description de ces solennités, des superstitions ridicules et des boucheries humaines qui les accompagnaient répugne à nos mœurs; les savants qui voudront



connaître ces détails les trouveront dans Torquemada, Sahagun, Clavigero et d'autres historiens spéciaux.

Lorsqu'un enfant venait au monde, on le baignait, en disant des prières sur lui, puis il devenait l'objet de différentes cérémonies poétiques et superstitieuses; Boturini dit qu'on les passait quatre fois par le feu. Le nom qu'on lui donnait provenait tantôt de celui du jour de sa naissance, comme Omecalli, — 2 maisons, — et tantôt des circonstances particulières survenues pendant ce jour. Quant aux mariages, ils se décidaient entre les parents et ne se faisaient jamais sans leur consentement. Les jeunes gens se mariaient ordinairement à vingt ou vingt-deux ans, et les jeunes filles, à seize ou dix-huit. Le jeune homme, ayant fait son choix, envoyait aux parents de la jeune fille les femmes les plus respectables de sa famille faire la demande. Ces femmes, appelées sollici-teuses, s'acquittaient de leur commission à minuit, et portaient des présents avec elles. Cette première demande, toujours refusée, était suivie d'une seconde, à laquelle le père et la mère répondaient qu'ils se consulteraient, s'infor-meraient de la volonté de leur fille et enverraient plus tard la réponse. C'est à cette seconde entrevue que les affaires d'intérêt étaient discutées de part et d'autre. La réponse se transmettait par l'intermédiaire d'autres femmes de la fa-mille de la prétendue. Le mariage décidé, on conduisait la jeune fille chez son fiancé; les deux futurs s'encensaient mutuellement, puis s'asseyaient au milieu de la chambre nuptiale auprès d'un feu allumé exprès, et le prêtre atta-chait alors un coin de la chemise de l'épousée au manteau du mari. C'est cette cérémonie qui constituait le lien, le contrat de mariage; une fois terminée, la femme faisait sept fois le tour du feu, offrait ensuite avec son mari du copal aux dieux lares, et tous deux retournaient à leurs sièges. Venaient enfin le repas nuptial, les danses, des réjouissances, des prières, un jeûne de quatre jours et la bénédiction du lit. La polygamie était permise aux Mexi-cains; les rois et les caciques avaient autant de femmes

qu'ils voulaient; mais, en général, le peuple se contentait d'une femme.

Les cérémonies funèbres avaient beaucoup d'analogie avec celles des anciens peuples de la Grèce et de l'Orient, qui brû-laient les cadavres des défunts. Une des choses les plus étranges pour ceux qui ont étudié les mœurs des Aztèques, c'est leur sollicitude pour l'éducation des enfants et de la jeunesse, éducation basée sur la morale, la raison, la reli-gion, le respect des lois, des parents et des vieillards, et leur cruauté qui faisait de leurs temples autant de charniers, ruisselant toute l'année de sang humain. Cette barbarie, si peu en rapport avec une éducation aussi soignée, aussi mo-rale, révèle cet esprit de contraste et de contradiction qu'on retrouvera dans tout le cours de cette histoire.

Dès le temps où les Mexicains, suivant l'exemple des autres nations voisines, se choisirent un roi, la royauté devint élective chez eux. Quatre électeurs, choisis parmi la plus haute noblesse, nommaient le roi et perdaient ensuite leur droit de vote. Pour une seconde élection, la noblesse choi-sissait de nouveaux électeurs, mais elle pouvait renommer les mêmes. Pour éviter la création des partis politiques, le souverain devait être toujours pris dans la famille d'Acama-pitzin; la loi de succession proclamait que le royal défunt aurait un de ses frères pour successeur ou un neveu dans le cas où les frères feraient défaut. Une fois élu, on conduisait au temple de Huitzilopochtli le nouveau souverain en grande pompe et sans autre vêtement que le *maxlatl*, sorte de cein-ture dont je parlerai plus loin. Le grand-prêtre le recevait au parvis supérieur et, après avoir adoré l'idole, il lui fai-sait quatre onctions et lui teignait le corps avec une certaine eau bénite. A la suite de plusieurs cérémonies religieuses, pendant lesquelles on habillait le roi avec des vêtements couverts de têtes de mort et de tibias peints, l'élu s'asseyait sur un trône pour écouter les félicitations, les harangues et les conseils du grand-prêtre, des alliés et de la noblesse. Ensuite il descendait au parvis inférieur où l'attendaient



ceux qui devaient lui jurer obéissance et lui payer des tributs en joyaux, vêtements, etc. Puis il restait quatre jours dans le *Tlacateco*, habitation située dans l'intérieur du temple, pour se livrer à la prière et à des actes religieux. Le cinquième jour, la noblesse venait le chercher en procession pour le conduire à son palais; les réjouissances publiques, les danses et les illuminations commençaient alors. Quant à la cérémonie du couronnement, elle n'avait lieu qu'après une guerre faite par le souverain et pendant laquelle il prenait les prisonniers qui devaient être sacrifiés le jour de cette solennité.

La couronne des monarques mexicains avait la forme d'une petite mitre, dont le côté postérieur était rabaissé sur le cou; elle était ordinairement en lames d'or ou en fils d'or et garnie de belles plumes. Leur vêtement ordinaire se composait d'une sorte de manteau blanc et bleu; la couleur variait selon les circonstances. Au commencement de la monarchie, le pouvoir royal était limité et très paternel; vers la fin, il devint plus étendu, plus despotique et le luxe des souverains atteignit des proportions inouïes.

L'empereur d'Acolhuacan et le roi de Mexico avaient trois conseils suprêmes, composés des personnages de la première noblesse, pour diriger les décisions souveraines, en matières administratives, politiques et militaires. Les trésoriers, les ministres, les ambassadeurs et tous les hauts fonctionnaires étaient choisis parmi la noblesse la plus élevée. Les ambassadeurs en mission portaient un scapulaire vert et d'autres insignes qui les faisaient reconnaître et respecter partout où ils passaient. Quand ils arrivaient à leur destination, la noblesse du pays venait les encenser et leur donner des fleurs avant de les introduire au chef de l'État.

Les revenus de la couronne consistaient en fruits, légumes, animaux de toutes sortes, gibier, vêtements de coton, peaux, plumes précieuses, or, argent, cochenille, pierres fines, en un mot, toutes les productions du Mexique, brutes ou travaillées. Les taxes imposées aux villes et les tributs imposés

aux pays conquis furent très modestes dans les premiers temps de la monarchie, mais ils devinrent excessifs à mesure que le luxe des souverains et des grands vassaux augmentait. Ces revenus, il est vrai, se dépensaient en grande partie à secourir les malheureux, les veuves, les orphelins et les invalides; mais ils n'en étaient pas moins onéreux et, de plus, exigés avec beaucoup de rigueur. Celui qui ne payait pas ses contributions était vendu comme esclave, afin de tirer de sa liberté ce qu'on ne pouvait obtenir de son industrie.

Les Mexicains possédaient plusieurs variétés de tribunaux pour se faire administrer la justice. Dans la capitale et les villes importantes, il y avait un juge suprême dont les sentences ne pouvaient être jamais révoquées; c'est lui qui nommait les juges subalternes. On recourait à lui, lorsque des sentences, en matières criminelles seulement, rendues par des juges inférieurs, paraissaient injustes. Les parties intéressées plaidaient elles-mêmes leurs causes, sans l'aide d'avocats, aussi bien devant le juge suprême que devant le simple juge de paix. En matière criminelle, le traître au souverain ou au pays était écartelé; ceux qui faisaient usage des insignes royaux à la guerre, ceux qui maltraitaient un ambassadeur, les séditeux, ceux qui altéraient les mesures, les homicides et les adultères étaient punis de mort. La série des crimes ou délits, punis par la peine de mort, est considérable; cette peine s'appliquait différemment selon la nature du délit; les ivrognes du sexe masculin étaient assommés à coups de bâton, les femmes étaient lapidées, d'autres coupables étaient décapités, pendus, noyés ou torturés.

Les Mexicains avaient pour la profession des armes la plus grande estime; le dieu de la guerre était leur divinité la plus vénérée et la protectrice de la nation; aucun prince ne pouvait prétendre au trône s'il n'avait donné dans les combats des preuves de sa bravoure jusqu'à mériter les fonctions et le titre de général de l'armée; aucun souverain ne pouvait être couronné avant d'avoir pris de ses mains les



prisonniers qui devaient être sacrifiés le jour de son couronnement. Au dessous du général de l'armée, il y avait quatre variétés de généraux avec des insignes propres, puis les capitaines. Pour récompenser les services rendus sur les champs de bataille et les actes de courage, les Mexicains avaient institué trois ordres militaires : celui des princes, *achcauhtin*; celui des aigles, *quauhtin*, et celui des tigres, *occello*. Les chevaliers de ces ordres portaient des cuirasses, des costumes et des insignes qui les distinguaient les uns des autres; ils jouissaient aussi de plusieurs privilèges honorifiques.

Les souverains se couvraient de riches costumes en or, pierres précieuses et plumes, lorsqu'ils partaient pour la guerre. Les Mexicains qui se battaient pour la première fois, n'importe leur rang, portaient un simple vêtement blanc en toile de maguey. Les autres faisaient usage, comme arme défensive, du bouclier, et les officiers de cuirasses en coton à l'épreuve des flèches et de la lance; ces cuirasses et ces boucliers étaient parfois recouverts de lames d'or et ornées de plumes selon le rang du guerrier et la hiérarchie militaire. Les armes offensives étaient la flèche, la fronde, la lance, la pique, l'épée, le javelot et le casse-tête. Les étendards aztèques, plus semblables à ceux des Romains qu'aux nôtres, étaient formés d'une hampe ou perche de deux à trois mètres de longueur, ayant au bout, en or, plumes ou autres matières précieuses, les armes de l'État. En outre de l'étendard national, chaque compagnie, composée de deux à trois cents hommes, avait un étendard particulier dont les plumes avaient les mêmes couleurs que celles portées par ses officiers sur leurs cuirasses. La musique militaire se composait d'instruments bruyants, tels que le tambour de bois, les trompettes en terre cuite et les conques marines. Dans ma collection d'antiquités mexicaines, j'ai des flageolets, des sifflets et des grelots en terre cuite, mais il ne paraît pas que ces instruments fussent en usage dans les armées, ils faisaient trop peu de bruit.

L'amour de la guerre ne fit pas oublier l'agriculture aux Mexicains. D'Aztlan à la vallée de Mexico, on les a vus vivre plus du produit de leurs récoltes et de leur industrie que de leurs chasses; quand ils n'eurent point de bonnes terres à cultiver ils inventèrent les *chinampas* ou jardins flottants. Aussitôt qu'ils eurent secoué le joug des Tépànèques, ils se livrèrent à la culture des champs qu'ils poussèrent à une très haute perfection. Les femmes aidaient les hommes dans les travaux agricoles. L'horticulture était une passion favorite des Mexicains, et les Espagnols furent émerveillés de la beauté de leurs jardins, de leur symétrie, de la multitude des beaux arbres, des plantes médicinales et des fleurs aux couleurs brillantes qui se trouvaient dans ces jardins. Ceux des souverains de Texcoco, du seigneur d'Ixtapalapan et celui d'Huaxtepec n'eurent pas d'égaux en Europe, au dire des conquérants qui en ont parlé dans leurs relations historiques. Les plantes les plus cultivées au Mexique étaient le maïs, le coton, le cacao, le maguey et le piment. Le maguey seul subvenait aux nécessités des pauvres familles; il servait à former les haies des jardins et des champs, à construire et couvrir les cabanes, à faire du papier, du fil, des aiguilles, des cordes, des vêtements et des chaussures; certaines parties de cette plante étant cuites donnaient une nourriture substantielle, d'autres servaient de médecine pour plusieurs maladies, et, finalement du cœur du maguey, on tirait le *pulque*, boisson encore en usage dans tout le Mexique.

L'agriculture, la chasse, la pêche et l'industrie formaient le fond du commerce mexicain qui s'étendit peu à peu jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'empire. Les négociants allaient de ville en ville échanger leurs marchandises qu'ils faisaient transporter à dos d'hommes. De nos jours, on voit encore des Indiens portant sur leurs épaules les produits de leur industrie, et venant de très loin, à un petit pas gymnastique, les vendre dans les chefs-lieux de province. Dans chaque ville, il y avait alors un marché quoti-



dien pour la consommation usuelle et tous les cinq jours un marché général. Jusqu'au temps d'Axayacatl, le marché de Mexico se tenait sur la place principale, mais après la conquête de Tlatelolco, il fut transféré dans cette ville. Ce marché était immense, des portiques l'entouraient pour la commodité des trafiquants. Chaque genre de marchandises avait sa place désignée par les « juges du commerce ». Dans un endroit se vendaient les objets d'or, d'argent et les bijoux, dans un autre le coton brut ou manufacturé, dans un troisième les ouvrages en plumes, etc. Les objets tenant trop de place étaient laissés dans les rues voisines ou sur les canaux. Le nombre des commerçants qui se réunissaient ordinairement à ce marché s'élevait à plus de cinquante mille. Cortez et ses compagnons, ne pouvant faire l'énumération de toutes les marchandises qui se vendaient à ce marché, en citent une multitude et disent qu'il serait impossible de les énumérer.

Le commerce ne se faisait pas seulement au moyen de l'échange, mais encore par l'achat et la vente. Les Mexicains avaient cinq variétés de signes représentatifs de la valeur monétaire : 1° le cacao, d'un grain différent de celui employé dans les boissons et le chocolat, se comptait par *xiquipilli*; chaque sac de *xiquipilli* contenait huit mille amandes de cacao, et valait, au temps de la conquête, un peu plus de 36 francs de notre monnaie. Pour les marchandises dispendieuses on comptait par sac de trois *xiquipilli*; 2° Le *jatolcuachtli*, petits morceaux de toile de coton, servait à l'achat des objets de première nécessité et d'un prix très modéré; 3° l'or en grain; ce genre de monnaie se plaçait dans les tubes transparents de certaines plumes pour permettre d'en examiner la quantité. Sa valeur était proportionnée à sa quantité; 4° pour la transaction des objets de peu de valeur les Mexicains possédaient des morceaux de cuivre fort minces, de trois à quatre centimètres de hauteur, ayant un peu la forme d'un T, renflé à sa partie supérieure; 5° des morceaux d'étain également très minces constituaient le cin-

quième genre de monnaie en usage parmi les anciens Mexicains. Ils avaient également des mesures, mais on ignore s'ils avaient des poids.

Pour empêcher les fraudes dans les transactions commerciales, des commissaires se promenaient continuellement dans les marchés, surveillaient les trafiquants et conduisaient les délinquants devant un tribunal de commerce, composé de douze juges, et situé près des portiques. Le vol était pourtant fort rare, soit à cause de la probité des vendeurs et des acheteurs, soit à cause de la vigilance des commissaires ou de la promptitude et de la sévérité de la punition. Toutes les marchandises introduites dans ces marchés payaient une taxe à la couronne pour l'administration de la justice et la protection du commerce.

En dehors des orateurs, des historiens et des poètes, les Mexicains avaient des compositeurs dramatiques. Sur leurs théâtres on représentait des sujets religieux, héroïques et mythologiques; des danses et des concerts. Leurs danses étaient très variées et fort belles. Les jeux nationaux étaient fort nombreux. Je ne parlerai pas des courses à pied, connues de tous les anciens peuples, mais je dirai quelques mots du « jeu des aigles ». Pour ce jeu, les Mexicains dressaient une sorte de mât de cocagne, ayant vers son extrémité supérieure une petite plate-forme, aux quatre coins de laquelle étaient attachées de fortes cordes qui s'enroulaient autour de l'arbre. Quatre hommes déguisés en aigles montaient rapidement sur la plate-forme, dansaient, puis s'attachaient autour du corps l'extrémité des cordes, déployaient leurs ailes, se lançaient dans l'air et tournaient en volant autour du mât jusqu'à ce que la corde s'allongeât en se déroulant et leur permit d'atteindre le sol. Tandis qu'ils volaient en tournant, d'autres hommes montaient en haut du mât, se lançaient à l'une des quatre cordes et descendaient ainsi jusqu'à terre avec les aigles.

Le jeu de paume était également un jeu favori des Mexicains. Ils avaient aussi des acrobates et des gymnasiarques